

Lorsque les hasards de notre emploi du temps nous permettaient de nous évader du lycée à dix heures, le petit cénacle auquel j'appartenais se dirigeait en bavardant pas à pas, vers la promenade de Létang.

Mais ce qui, après un moment de contemplation, captait le plus notre regard, c'était la vie du port. Une fourmilière humaine se dépensait sur les quais autour des bateaux qui emplissaient la rade.

sait aux manœuvres d'accostage. L'hélice freinait brusquement, la marche en arrière faisait bouillonner l'eau, alors qu'il approchait un petit remorqueur ; celui-ci saisissait les énormes aussières d'amarrage qu'une équipe halait sur le quai pour les engager dans d'énormes bittes. De son flanc aligné étaient jetées une, puis deux, puis trois passerelles sur lesquelles se ruait une armée de dockers parés au déchargement.

Du côté opposé, tirés par un autre remorqueur, s'accrochaient deux ou trois chalands qui s'accrochaient au niveau d'une trappe ouverte dans les cales. C'était alors un va-et-vient incessant d'hommes qui chargeaient et déchargeaient, courbés sous le poids des sacs. Il y avait là des navires de toutes nationalités et de toutes provenances. Cette abondance de bateaux faisait la prospérité du port et c'était là l'attrait du spectacle.

Ici, c'était un moutonnier qui accueillait dans ses flancs des troupeaux entiers de laine agitée et bêlante ; ici, des petits pois aux cagots verts bien alignés, là, des oranges colorées qui partaient ravitailler la métropole.

Les cargaisons qui méritaient le plus notre attention étaient celles des pinardiers et des charbonniers.



Travail sur les quais du port d'Oran - Doc. Écho de l'Oranie

Œuvre déjà ancienne d'un général ayant commandé la place, c'était un magnifique balcon sur le port d'Oran ; de ces gradins accrochés à la falaise qui isolait la ville de la mer, on ne pouvait se rassasier du spectacle merveilleux qu'offrait la baie, dominée à gauche par le Mudjardjo ou montagne de Santa-Cruz, coiffé d'un fort espagnol toujours fier, qui dégringolait jusqu'au fort Lamoune. Le port barré par la grande jetée s'étendait à nos pieds.

Devant nous, la mer à l'horizon rejoignait le ciel en une ligne identique, coloration d'un bleu toujours pur qui ne permettait pas de les différencier ; à droite, les falaises de Gambetta, puis la Montagne des Lions, et tout au loin la pointe de l'Aiguille, formaient une arête de roches roses qui mettait fin à cet univers bleuté.

Derrière nous, c'était le château neuf ou Roz Alcazar, de son nom espagnol, et dont les murailles flanquées de puissantes tours paraissaient nous écraser.

À l'entrée, un vieux cargo guidé par le pilote du port venait de franchir la passe et s'avancé au milieu du chenal comme pour passer en revue tous ceux déjà amarrés à quai. Un ou deux coups de sirène pour les saluer, puis on pas-



Port d'Oran et promenade Létang - Doc. J.P Robert

Comme les systèmes modernes de tuyauterie et de conteneurs n'existaient pas encore, les manipulations se faisaient à la main.

D'énormes charrettes s'approchaient, chargées de tonneaux au ventre rebondi de vin que plusieurs hommes faisaient rouler à terre au moyen de gros madriers pour les faire pivoter et à nouveau rouler devant eux jusque sur les passerelles et dans les flancs du navire.

Dangereuse pour les hommes comme pour les tonneaux, cette manœuvre s'accompagnait de nos souhaits de ne point voir un tonneau repartir en arrière, entraînant les malheureux qui le poussaient à l'eau ou les écrasant à terre.

Et du haut de notre observatoire, nous comptions les tonneaux et les hommes. Puis nos regards se portaient sur les dockers qui hissaient sur leurs épaules protégées d'un sac de jute en forme de capuchon, un couffin rempli de charbon qu'ils allaient, courant sur l'étroite passerelle, vider sur le chaland, puis s'en retournaient à la même allure pour le remplir à nouveau.

Ils étaient noirs de poussière et harassés de fatigue. On les voyait parfois remonter du port vers la haute ville dans cet état, et ils ressemblaient à des diables échappés d'une boîte pour apeurer les enfants.

Tantôt nous regardions au loin la mer calme et tranquille et la montagne paresseusement allongée à son bord,

tantôt nous reportions nos yeux sur cette activité fiévreuse et ce petit monde grouillant à nos pieds.

Que les verbes irréguliers, les *rosa rosae*, les  $x+2b+c$  étaient loin et comme nous aimions accompagner du regard et de la pensée, ces vaisseaux enfin remplis à ras bord de marchandises, qui franchissaient la passe et disparaissaient à l'horizon vers d'autres ports inconnus !

L'un de nous ayant regardé sa montre annonçait " Vite c'est l'heure !" et chacun dans sa direction, nous nous précipitions vers nos demeures pour arriver avant le paternel. Car il ne fallait pas badiner à la maison où l'on n'a jamais toléré que j'arrive en retard.